

Publicación: **Cahiers de civilisation espagnole contemporaine**  
Autor: **Claude Morange**  
Fecha aparición: **otoño 2009**

*Historia del levantamiento, guerra y revolución de España*  
de Conde de Toreno, prólogo de Richard Hocquelllet, Urgoiti Editores, Pamplona, 2008, CXLII + 1382 páginas

Bien avant que ne commence la commémoration du bicentenaire des événements de 1808, mais sans doute un peu dans cette perspective, on a vu se manifester un intérêt renouvelé pour la personnalité et l'œuvre de José María Queipo de Llano (1786-1843), vicomte de Matarrosa, puis comte de Toreno à partir de décembre 1808, à la mort de son père. En témoigne la parution en peu de temps de plusieurs ouvrages: une anthologie de ses discours parlementaires<sup>1</sup>; une biographie<sup>2</sup>; la réédition (on pourrait même dire la redécouverte) d'un opuscule publié anonymement à Paris en mai 1820<sup>3</sup>; et enfin, deux rééditions de *la obra magna* du comte, *Historia del levantamiento, guerra y revolución de España*, celle qui fait l'objet du présent compte rendu et une édition numérisée mise en ligne, peu de temps après, par Joaquín Varela pour la *Biblioteca virtual Martínez Marina* d'Oviedo et le *Centro de Estudios Políticos y Constitucionales*. On ne peut que saluer, à ce propos, le remarquable dynamisme des jeunes éditions Urgoiti, à qui l'on doit la réédition de la *Noticia* de 1820, puis de ce monument incontournable de l'historiographie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle que constitue l'*Historia* parue de 1835 à 1837 (dix-neuvième titre, déjà, de la collection «Grandes obras»). Le texte est ici précédé d'une substantielle étude de Richard Hocquelllet, un des meilleurs spécialistes de l'histoire de la période, dont c'est l'un des derniers travaux, puisqu'il nous a malheureusement quittés depuis prématurément.

Dans la première partie de cette présentation, R. Hocquelllet résume les principales données biographiques qui peuvent aider à comprendre l'itinéraire du comte, les étapes de sa formation intellectuelle, son évolution politique, et les circonstances qui entourèrent la genèse de l'ouvrage. Famille de vieille aristocratie asturienne, les Queipo de Llano, possesseurs de riches majorats, étaient membres de droit de la Junte générale des Asturies, institution qui prétendait perpétuer la tradition et l'esprit d'indépendance d'une principauté qui tirait gloire d'avoir résisté aux Maures et lancé la Reconquête. Il est possible que cela ait nourri une culture politique particulière, comme le dit R. Hocquelllet. Le fait est, en tout cas, que la province fournit à l'Espagne plusieurs personnalités qui jouèrent un rôle de premier plan dans la crise d'où émergea l'Espagne contemporaine: Jovellanos et Martínez Marina, pour ce que l'on pourrait appeler la dernière génération d'Ancien Régime; Flórez Estrada, Canga-Argüelles et Argüelles pour la suivante<sup>4</sup>. Pour ce qui est des deux premiers cités, c'est d'une influence intellectuelle qu'il s'agit, et qui rayonna bien au-delà de la sphère géographique dont ils étaient issus. Lorsque Jovellanos fut emprisonné sur ordre de Godoy, Toreno n'avait que 16 ans; et 25 ans, lorsqu'il mourut. Il n'a donc pu le connaître directement qu'à Séville, à l'époque de la Junte centrale. Mais il est significatif qu'à sa mort, ce fut Toreno qui se chargea de lui rendre hommage devant les Cortés de Cadix, en novembre 1811. Des années plus tard, dans l'*Historia*, il soulignera qu'à ses yeux, ce qu'il appelle le «parti de Jovellanos» était au sein de la Junte centrale celui de la raison. Il écrira de lui qu'il était «uno de los españoles más sabios de nuestro tiempo» et, en un audacieux raccourci, se prévaudra de son autorité pour défendre le bicaméralisme. Quant à Martínez Marina, l'influence de ses travaux érudits sur les institutions traditionnelles des différents royaumes péninsulaires (qui culminèrent avec la fameuse *Teoría de las Cortes*), fut déterminante dans les débats politiques de la première période constitutionnelle.

<sup>1</sup> *Discursos parlamentarios*, edición y estudio preliminar de Joaquín Varela Suanzes-Carpegna, Oviedo, 2003.

<sup>2</sup> J. VARELA SUANZES-CARPEGNA, *El conde de Toreno, 1786-1843. Biografía de un liberal*, Madrid, 2005.

<sup>3</sup> *Noticia de los principales sucesos ocurridos en el gobierno de España, desde el momento de la insurrección en 1808 hasta la disolución de las Cortes ordinarias en 1814, por un español residente en París*. Cette brochure de quelques dizaines de pages connut un franc succès, puisqu'il y eut en peu de temps trois éditions en espagnol et des traductions dans plusieurs langues. Elle vient d'être rééditée, avec un très riche prologue, par Alberto Gil Novales (Pamplona, Urgoiti Editores, 2008).

<sup>4</sup> Le concept de génération, dont on peut par ailleurs discuter la pertinence, est trompeur: Toreno avait 20 ans de moins que Flórez Estrada et 10 de moins qu'Argüelles.

Après une solide, bien que superficielle, formation classique (dont témoignent encore les nombreuses références à la culture antique présentes dans l'*Historia*), s'ouvraient alors aux jeunes gens deux voies royales, la Théologie et le Droit, pour construire une stratégie de carrière conduisant à la réussite sociale. Autant que les titres universitaires, intervenaient alors solidarités familiales, réseaux d'influence et mécanismes de reproduction des élites. De ce point de vue, le jeune Toreno n'était pas le plus mal placé. Dès l'âge de 4 ans, il quitta Oviedo pour suivre son père à Madrid. Et son grand-père, outre son statut social, était introduit dans le petit monde des institutions culturelles: il était membre de deux sociétés d'Amis du pays (celle d'Oviedo et la *Matritense*), ainsi que de l'Académie royale d'Histoire. Que cela ait permis au jeune José María d'avoir un contact avec le monde et l'esprit des Lumières est probable, bien que l'on ait très peu d'informations précises sur la question. Leopoldo Augusto de Cueto, dans la biographie de Toreno qu'il rédigea pour la *Galería de españoles célebres contemporáneos*<sup>5</sup>, affirme, en termes très vagues, que son précepteur lui aurait mis entre les mains des œuvres de Rousseau. À supposer que cela soit exact, la question est de savoir ce qu'il put en retenir et ... en accepter.

Quoi qu'il en soit, ce sont à n'en pas douter le soulèvement de 1808, la tourmente politique qui s'ensuivit et les débats des Cortés de Cadix qui suscitérent chez le jeune homme (il n'avait que 21 ans en mai 1808) une prise de conscience décisive. Comme tant d'autres, il affirmera plus tard qu'il participa à l'émeute madrilène du 2 mai. Faut-il le croire? Nous n'avons, sur la question, rien d'autre que son témoignage. Il partit aussitôt pour Oviedo. Le hasard voulut que l'assemblée traditionnelle de la Junte générale de la Principauté avait commencé le premier mai. Elle fut donc une des premières informées des événements de Madrid. Obéir ou résister? Les Asturies furent la première province à rompre avec les autorités de Madrid, placées sous la coupe de Murat. Dès le 25 mai, la Junte de la Principauté, dont faisait partie Toreno, s'autoproclama «suprême». Une des premières décisions fut d'envoyer en Angleterre deux émissaires: l'un d'eux était Toreno. A Londres, il retrouva Argüelles, qui y était en mission depuis 1806. Comme lui, il eut peut-être des contacts avec les milieux *whigs*, mais R. Hocquellat a mille fois raison de résister à la tentation d'écrire cet épisode, dont nous ne savons quasiment rien, à partir des évolutions ultérieures, par exemple l'influence du modèle institutionnel anglais.

Il rentre à Oviedo en novembre. Il n'est pas alors un personnage de premier plan, et il ne semble pas qu'il ait activement participé au combat des résistants. Cette période de sa biographie reste très floue. En septembre 1809, on le retrouve à Séville, au moment où au sein de la Junte centrale le débat sur la convocation des Cortés enflamme les esprits. Puis vient l'époque des Cortés. Il est élu député, avec une dispense d'âge (l'âge requis était de 25 ans; or il n'en avait pas encore 24 à l'ouverture des Cortés). Il allait y jouer un rôle de premier plan, se situant clairement du côté des partisans les plus décidés des réformes et d'une profonde refonte des institutions, ceux que l'on commençait à désigner du nom de «libéraux». Bien que moins en vue que «le divin» Argüelles, son compatriote, et bien que n'intervenant pas aussi souvent que lui dans les débats, ce jeune aristocrate qui plaide pour l'abolition des privilèges se fait remarquer par son talent oratoire et ses prises de position radicales. Il plaide contre une représentation par ordres; contre un droit de veto royal, même suspensif; pour la prééminence du législatif sur l'exécutif; pour l'abolition de l'Inquisition; pour l'égalité juridique des Espagnols d'outre-mer (à l'exception toutefois des indiens et des descendants d'esclaves!); pour une conception de la citoyenneté qui dérive de la doctrine du droit naturel, et même, ont dit certains, du jacobinisme<sup>6</sup>. Par-dessus tout, comme les autres libéraux, il considère que la résistance à l'invasion est indissociable de la lutte pour la conquête des libertés et pour une refondation radicale des institutions. Ces questions sont largement évoquées dans l'*Historia*. J'y reviendrai.

En 1814, face à la brutale restauration de l'absolutisme par Ferdinand VII, Toreno, comme tant d'autres, se trouve placé dans une position difficile. Il parvient à échapper à la prison, en s'enfuyant vers l'Angleterre, puis la France. À partir de ce moment-là, sa vie ressemble à un long exil, entrecoupé de quelques retours en Espagne, plus ou

<sup>5</sup> De N. PASTOR DÍAZ et F. DE CÁRDENAS, *Madrid, 1841-1846*, tome 3. Biographie reprise dans la seconde édition de l'*Historia* (1847-1848), puis dans la réédition de la Biblioteca de Autores Españoles (tome 64, 1872).

<sup>6</sup> Ce point mériterait sans doute discussion. Qu'il me soit simplement permis, au passage, de regretter, que l'on croie encore parfois avoir défini le jacobinisme en l'assimilant au centralisme. Même si, sur ce point, les jacobins se sont opposés aux girondins, leur doctrine politique a une tout autre portée.

moins brefs. Il va passer à l'étranger, pour l'essentiel en France, 22 des 29 années qui lui restent à vivre. Il se réfugie d'abord à Londres. Comme il avait été condamné à mort en Espagne pour ce qu'il faut bien appeler un délit d'opinion, le gouvernement espagnol réclame, en 1814, son extradition, sans l'obtenir. Puis il quitte Londres pour Paris. En avril 1816, soupçonné de complicité dans la tentative de *pronunciamiento* de Juan Díaz Porlier (son beau-frère), il est arrêté et emprisonné deux mois, en même temps qu'Espoz y Mina, persécution dont il attribuera plus tard la responsabilité au seul ambassadeur d'Espagne à Paris, Peralada. À partir de vagues affirmations de Cueto, ses biographes mentionnent de probables relations avec les milieux de l'opposition libérale: en Angleterre avec les *whigs*; en France, peut-être avec des hommes comme Benjamin Constant, Lanjuinais, Royer-Collard ou le jeune Guizot. Mais ici non plus, rien de bien précis. Par contre, ce qui est hors de doute, c'est que Toreno découvre alors, à la fois un libéralisme beaucoup plus modéré que celui qu'il avait connu et soutenu à Cadix, et une pratique de la vie parlementaire également très différente, reposant en particulier sur le bicaméralisme, un autre équilibre des pouvoirs et une méfiance de principe à l'égard de la souveraineté populaire.

Si bien que le Toreno qui rentre en Espagne en 1820, après le rétablissement de la constitution de 1812, a déjà beaucoup évolué dans le sens de la modération. Aux Cortés, où il siège de nouveau, il est de ceux qui combattent les libéraux radicaux. Pour ne prendre que deux exemples, il s'oppose à ses amis Flórez Estrada et Martínez Marina sur le sujet brûlant de la libre activité des sociétés patriotiques, et n'hésite pas à dénoncer l'abus que font certains de la liberté de la presse. C'est d'ailleurs à l'issue d'un vif affrontement aux Cortés sur cette dernière question, en février 1822, qu'il aurait été pris à partie par des *exaltados*, et aurait décidé de quitter l'Espagne. Mais ce nouvel exil fut plus un choix qu'une contrainte, car il ne semble pas qu'il ait été réellement menacé en Espagne. Désillusion face à la tournure que prenait la révolution espagnole? Attrait de la vie parisienne? Les motivations ne sont pas très claires. Il importe, en tout cas, quand on souligne que sa vie ressembla à un long exil, de ne pas se la représenter comme celle de la masse des exilés, aux prises avec les mille difficultés du déracinement, de la solitude et de la misère. Après 1823 et la nouvelle restauration de l'absolutisme en Espagne, on retrouve à Paris quelques Espagnols fortunés, qui s'étaient plus ou moins compromis avec le régime libéral, mais qui n'étaient pas tous, loin s'en faut, de redoutables extrémistes<sup>7</sup>. Toreno, Martínez de la Rosa<sup>8</sup>, le marquis de Ponteijos sont de ceux-là. Les rapports de la police parisienne nous parlent d'aristocrates fortunés, qui mènent une vie mondaine rien moins qu'austère, fréquentent la fine fleur de la haute société parisienne, trouvent protection auprès du riche banquier espagnol Aguado, et ne sont pas en mauvais termes avec l'ambassade. Ils nous parlent parfois, et cela serait beaucoup plus intéressant s'il ne s'agissait d'affirmations très générales, de rapports avec des personnalités de l'opposition, comme Constant, Lafayette ou Guizot. Gardons-nous, pourtant, d'en tirer des conclusions hâtives, car ils font aussi état de bonnes relations avec des hommes comme Chateaubriand ou Villèle.

Il n'en reste pas moins que cela est significatif à plusieurs points de vue. D'abord, il convient de ne pas ramener l'évolution vers la modération d'hommes comme Toreno ou Alcalá Galiano à des itinéraires personnels: elle se situe, après 1814, et plus encore dans les années 20, dans un mouvement général de reflux des idées progressistes en Europe. Il est clair que, dans ce contexte, beaucoup des libéraux espagnols qui avaient pu être considérés comme radicaux à l'époque des Cortés de Cadix, ou même encore pendant le Triennat (Alcalá Galiano n'avait-il pas appuyé en 1823 la proposition de démettre Ferdinand VII, pour cause de démente?), ont les plus grandes peines du monde à rester fidèles aux idéaux de 1812. Ils ont sous les yeux une réalité politique qui reflète un rapport de forces qui leur est très défavorable. Ils lisent les ouvrages des théoriciens du libéralisme (Constant et les doctrinaires français; Bentham et les radicaux anglais), qui défendent des modèles institutionnels très différents de celui adopté en Espagne en 1812. Or, c'est dans cette situation (hors d'Espagne) et dans ce contexte idéologique que Toreno entreprit la rédaction d'une ambitieuse histoire des événements qui s'étaient déroulés dans la Péninsule de 1808 à 1814. C'est en 1827, en effet, qu'il en aurait commencé la rédaction. Les 18 premiers

<sup>7</sup> La plupart des grandes figures du libéralisme (Alcalá Galiano, Argüelles, Calatrava, etc.) avaient choisi l'Angleterre, pour des raisons qui ne sont pas difficiles à comprendre: le gouvernement français était celui qui avait détruit *manu militari* le régime libéral espagnol et, à partir de 1820, la réaction la plus virulente sévissait en France.

<sup>8</sup> R. Hocquettel parle à deux reprises de Martínez Marina, évident *lapsus calami*, car celui-ci, que je sache, ne connut pas l'exil (il avait été envoyé en résidence surveillée à Saragosse).

livres, qui couvrent la période 1808-1812 (jusqu'à l'adoption de la constitution), furent rédigés de 1827 à 1832; ils constituent les 4 tomes de l'édition de 1835. Puis Toreno, qui était rentré d'exil en 1833, fut accaparé par la vie politique: d'abord comme ministre des Finances de Martínez de la Rosa, sous le régime du «Statut royal», puis comme chef du gouvernement de juin à septembre 1835. Obligé de démissionner par le mouvement des juntes, puis écarté, un an plus tard, par un retour en force du libéralisme progressiste, il repartit pour Paris, où il reprit sa vie de riche dandy. Comme ministre, il fut loin de faire l'unanimité, puisqu'il eut même à se défendre de graves accusations de malversation. C'est alors qu'il reprit la rédaction de son *Historia*, et les livres 19 à 24 constituèrent le tome 5 et dernier, qui parut en 1837<sup>9</sup>. Il est capital d'avoir présent à l'esprit ce contexte pour apprécier l'exacte signification de l'œuvre.

Si la *Noticia de los principales sucesos del gobierno de España de 1820* ne saurait être considérée comme une simple esquisse de l'*Historia*, ce n'est pas seulement en raison de sa brièveté, ni parce qu'elle ne s'intéresse pas du tout aux événements militaires, mais parce qu'elle surgit dans un contexte radicalement différent. Rédigée à la hâte<sup>10</sup>, elle est d'abord un écrit de circonstance, suscité par l'énorme intérêt provoqué dans l'Europe entière par le rétablissement de la constitution de 1812 et le retour au pouvoir des libéraux en Espagne. Avec le succès du soulèvement déclenché par Riego, l'espoir renaissait, non seulement pour les libéraux espagnols, mais pour tous les mouvements progressistes européens. Le contraste est alors frappant entre le climat pesant de réaction politique qui règne à Paris, après l'assassinat du duc de Berry, et l'enthousiasme communicatif qui s'est emparé des villes espagnoles. Paradoxe: une seconde fois, c'était d'Espagne, c'est-à-dire du pays qui incarnait pour beaucoup de libéraux européens l'obscurantisme et le refus du progrès, que revenait l'espoir. Pendant les premiers mois de 1820, et notamment à Paris, de nombreux opuscules s'emparèrent de l'événement, pour le saluer ou le déconsidérer. Toreno voulut sans doute répondre à certains d'entre eux, qui présentaient de la révolution espagnole une image caricaturale<sup>11</sup>, ou tout simplement prendre sa place dans ce concert, en s'assurant un petit succès de librairie<sup>12</sup>. Manière d'annoncer son retour au combat politique? Mais, dans ce cas, l'aurait-il publié sous le couvert de l'anonymat?

Quoi qu'il en soit, il y avait bien de la part de Toreno la volonté de témoigner en faveur de l'œuvre des constituants de Cadix, à laquelle il se sentait encore fier d'avoir contribué. Pour l'essentiel, mais pas entièrement, car des années avaient passé, pendant lesquelles il avait connu d'autres modèles politiques. On trouve donc dans la *Noticia*, l'ébauche des critiques de la constitution de 1812, qu'il développera plus tard: «Tales son –écrit-il– la falta de una cámara alta, como la de Inglaterra; el no ser los ministros miembros de la representación, y la disposición de que los diputados no pueden ser reelegidos».

Ces critiques sont encore prudentes et limitées (après tout, peut-être l'anonymat était-il aussi une manière de ne pas se déconsidérer aux yeux de ses anciens amis, juste avant son retour en Espagne, ce qui lui aurait d'emblée enlevé tout espoir de revenir au premier plan de l'action politique?)<sup>13</sup>. Il n'approuve pas le principe de l'intolérance

<sup>9</sup> Une seconde édition, en 4 tomes, parut en 1847-48, avec la biographie de L. A. de Cueto déjà mentionnée. Alcalá Galiano en fit deux comptes rendus élogieux: des 4 premiers tomes, dans la *Revue espagnole*, en juillet 1835; puis de l'ensemble, dans la *Revista de Madrid*, en 1837. R. Hocquelllet a eu l'heureuse idée de visualiser en un tableau la chronologie probable de la rédaction de l'ouvrage.

<sup>10</sup> Son fils a rapporté que Toreno avait ajouté sur un des exemplaires de la *Noticia* conservé dans la bibliothèque familiale, à la suite des mots «por un español residente en París», cette précision manuscrite: «por el conde de Toreno, hecho muy de prisa». Le dépôt légal est daté du 31 mai 1820, juste avant donc le retour de Toreno de son premier exil. (J'emprunte cette information à la préface de l'édition numérisée de l'*Historia* rédigée par J. Varela).

<sup>11</sup> Ainsi les ouvrages du proluxe D. Dufour de Pradt, qui connaissaient un énorme succès. Il conteste, par exemple, l'affirmation de ce dernier, selon laquelle les Cortés auraient envoyé à Joseph Bonaparte des émissaires après la bataille de La Albuera, pour entamer des négociations. Point sur lequel, soit dit en passant, il est bien possible que l'information de De Pradt soit plus fiable que celle de Toreno.

<sup>12</sup> Peut-être même s'agissait-il d'une commande de l'éditeur, ce qui ne manquerait pas d'intérêt, puisque Rougeron était le libraire-éditeur de la maison d'Orléans.

<sup>13</sup> On le voit bien, par exemple, à la note qu'il ajoute au passage où il critique le mode de représentation traditionnel par ordres, écarté finalement en 1810: «No se trata aquí de una cámara alta: ésta puede, o no, ser conveniente, pero ni es viciosa ni contraria a los principios». Quelques années plus tard, il n'hésiterait plus à se déclarer franchement partisan du bicaméralisme.

religieuse, mais justifie la décision prise à Cadix, par le contexte, et n'hésite pas à affirmer qu'elle n'était pas «un mal gravísimo» dans un pays comme l'Espagne, où n'existaient pas, depuis plusieurs siècles, d'autres religions que la catholique. S'il prend quelques distances avec le modèle de 1812, il s'efforce donc encore pour l'essentiel de s'en déclarer solidaire. Était-il totalement sincère? Il est bien difficile de le savoir.

Par contre, il est clair que l'expérience des années 1820-1822 ne lui apporta que déception et désenchantement et qu'il prit encore davantage ses distances par rapport au libéralisme doceañista, et plus encore par rapport aux nouvelles formes du libéralisme radical. À quelle date reprit-il le travail de documentation et de réflexion sur la révolution espagnole? On l'ignore. Mais il est logique de penser que de 1823 à 1827, et donc à Paris, il s'employa activement à réunir des matériaux, tellement est énorme la masse de documents, de faits et de personnages qui peuplent son *Historia*. Le point de départ et la motivation sont les mêmes qu'en 1820: répondre aux affirmations erronées, aux erreurs, aux déformations partisans, voire aux calomnies d'un certain nombre de mémorialistes ou historiens anglais et français. En 1820 déjà, il ironisait sur l'étonnement et l'incompréhension de ces étrangers qui, ne voyant l'Espagne qu'à travers le prisme de leurs préjugés, jugeaient extraordinaire et quasiment miraculeux le succès du soulèvement de Riego. Dès les premières lignes de la *Noticia*, il fustigeait ce qu'il estimait être une lecture partisane des événements de 1808:

No fue la ignorancia, no fue la superstición la que resistió a Bonaparte, sino un sentimiento de independencia, un sentimiento de pundonor, acompañados de un sentimiento de libertad. [...] No es Cádiz, no es un puñado de facciosos o exaltados los que hacen la guerra al despotismo y sientan las bases de la prosperidad nacional; es toda la nación que lo quiere así desde el principio; son sus Cortes, son sus verdaderos y legítimos representantes [...].

On retrouvera des réflexions similaires dans l'*Historia*. Par exemple, il y ponctue l'analyse d'une des premières proclamations de la Junte provinciale de Séville de ces mots:

Dedúzcase de aquí si fue un fanatismo ciego y brutal el verdadero móvil de la gloriosa insurrección de España, como han querido persuadirlo extranjeros interesados e indignos hijos de su propio suelo.

Depuis 1820, de nombreux ouvrages avaient paru (par exemple, le premier tome de la traduction française de l'*Histoire de la guerre dans la Péninsule et dans le Midi depuis l'année 1807 jusqu'à l'année 1814* de Napier parut en 1828 à Paris, juste au moment où Toreno commençait à travailler à son propre ouvrage). Un des premiers objectifs de Toreno est de rétablir la vérité qu'il estime malmenée. Il s'indigne des calomnies de Napier à l'égard des guerrillas, ou encore ironise sur sa critique des traitements inhumains infligés par les Espagnols aux prisonniers français sur les pontons ou à Cabrera, en rappelant que les historiens anglais sont beaucoup moins rigoureux quand il s'agit des comportements indignes de l'armée anglaise en plusieurs endroits (notamment en 1813, lors de la prise de Saint-Sébastien). Contre eux, il utilise plusieurs fois le témoignage des généraux français (Foy, Hugo, Suchet, Saint-Cyr, etc.), qui ont rendu hommage à leurs adversaires et reconnu l'efficacité de la lutte des *partidas*. Pour lui, ces historiens anglais voudraient priver les Espagnols de la gloire d'une lutte héroïque et exemplaire, décisive dans la défaite du tyran de l'Europe. Il y a donc une forte tonalité patriotique dans ces dénonciations, ce qui n'est pas surprenant s'agissant d'un événement fondateur fortement enraciné dans la mémoire collective. Il ne perd pas une occasion de faire des rapprochements avec d'autres épisodes glorieux de l'histoire nationale, pour magnifier la lutte de 1808-1814, et suggérer que l'héroïsme, poussé jusqu'à l'irrationnel, est une constante de l'âme espagnole: résistance légendaire des Asturies à l'invasion musulmane; rébellion des morisques du royaume de Grenade; Renovales se réfugiant au monastère de San Juan de la Peña, «en cuya espelunca [cueva], como la llama Zurita, nació la monarquía aragonesa»; Cadix, moderne Covadonga, d'où partit une autre reconquête, etc. Cela va de pair avec «l'historicisme», qui est, on le sait, un des recours essentiels du libéralisme espagnol, dans son effort pour démontrer qu'il n'est pas tributaire du modèle révolutionnaire français de 1791. Il évoque les anciennes libertés et franchises qui prétendaient limiter le pouvoir royal, utilise la doctrine du pacte social pour justifier la refondation institutionnelle de 1808, présente la constitution de 1812 comme un

retour aux anciennes lois fondamentales du royaume, parle de «démocratie» à propos du gouvernement de la Castille médiévale, et idéalise encore plus l'ancienne constitution aragonaise.

Pour répondre aux récits partiels et partiaux de la Guerre d'Indépendance, dus pour l'essentiel à des étrangers dont il conteste l'objectivité, Toreno s'est livré à un impressionnant travail de collecte d'informations. Il disposait, en premier lieu, de son expérience personnelle de témoin et acteur de plusieurs épisodes de la Guerre d'Indépendance: le début de la résistance dans les Asturies en 1808, l'année 1809 à Séville à l'époque de la Junte centrale, et la période gaditane des Cortés. Le caractère de témoignage direct est alors perceptible jusque dans le style: il passe ainsi parfois de la troisième personne au «nosotros». Mais, même dans ces cas-là, il y a une part de reconstruction. Par exemple, pour les premières semaines de débats aux Cortés (où il ne commença à siéger qu'en mars 1811), son témoignage ne peut être qu'indirect. Certes, il était à Cadix, mais il n'a pas participé personnellement, par exemple, au débat sur la liberté de la presse. Et il reconnaît que le *Diario de sesiones* n'est vraiment fidèle qu'à partir de la mi-décembre, c'est-à-dire à partir du moment où il y eut des *taquígrafos* pour transcrire les discussions. Pour d'autres épisodes, il disposait aussi de témoignages oraux directs: par exemple, celui de Castaños, pour l'été 1808.

L'ouvrage ayant été élaboré en exil, il n'avait pas accès aux archives espagnoles. Mais cela est largement compensé par l'utilisation d'un très grand nombre de sources écrites et orales qui étaient à sa disposition à Paris: mémoires imprimés de militaires français et anglais ayant participé à la guerre, ouvrages de protagonistes espagnols (par exemple, Escoiquiz et Cevallos, sur les événements de 1808), récits de tel ou tel épisode de la guerre par des militaires espagnols (par exemple, celui du siège de Ciudad Rodrigo par Pérez de Herrasti; témoignage, écrit et oral, de P. M. Ric sur le second siège de Saragosse, ou encore ceux de J. A. Nieto, M. de Haro et C. Beramendi sur l'héroïque défense de Gérone). Grâce à ces témoignages d'acteurs ou témoins du conflit, il peut produire des récits extrêmement détaillés. Par ailleurs, à Paris, il avait pu avoir accès à des documents de première main: ainsi pour le procès dit de l'Escorial, dont il dit avoir vu «la plupart des pièces», chez Urquijo en 1817, grâce à l'intercession d'Almenara. Dans ce dernier cas, il se complait à donner une profusion de détails, allant jusqu'à décrire l'aspect matériel de ces documents, pour accentuer la crédibilité de son récit. De même, il dit avoir pu consulter les papiers d'Azanza, dans lesquels il a retrouvé une copie de la lettre de Ferdinand VII, du 6 août 1809, par laquelle celui-ci félicitait Napoléon pour ses victoires et sollicitait l'honneur d'être son fils adoptif.

Les nombreuses relations qu'il avait pu nouer en France et en Angleterre lui avaient permis de recueillir des témoignages oraux, qu'il cite comme des preuves irréfutables à l'appui de son récit: témoignage du général Maison sur la bataille d'Espinosa de los Monteros; du colonel Schepeler; de Wellington, avec qui il assure avoir eu de nombreuses conversations privées, etc. Le croisement des différentes sources lui permet de compléter, confirmer ou infirmer telle ou telle d'entre elles. Mais sa critique des sources ne répond évidemment pas aux exigences de l'historiographie moderne. Les témoignages ne sont souvent cités que vaguement:

La lectura atenta de toda la correspondencia, y lo que hemos oído a personas de autoridad, nos induce a creer que [...]. - Hemos consultado en materia tan grave [les discussions de Tilsitt] respetables personajes, y que tuvieron principal parte en aquellas conferencias y tratos. - Por lo que hemos oído a personas con él [Izquierdo] conexas, podemos fundadamente inferir que [...].

Autant d'imprécisions qui montrent qu'il y a une part de reconstruction dans le récit. Il n'en reste pas moins que Toreno démontre un réel souci de rigueur dans la confrontation des sources, travail critique qui se poursuit après 1835. Ainsi, Godoy ayant démenti dans ses mémoires les affirmations concernant la mission confiée à Argüelles en 1806, Toreno publia, en 1837, une lettre d'Argüelles qui confirmait l'exactitude des faits rapportés et jugeait sévèrement les mémoires du prince de la paix, et il reproduisit en appendice des documents des archives du Ministère des Affaires étrangères espagnol, dûment certifiés, qui démontraient la mauvaise foi de Godoy.

L'historien moderne aimerait, bien sûr, disposer d'une référence précise pour chacune des sources utilisées. Mais il est tout de même impressionné par la masse considérable de l'information, la profusion de faits, de dates, de

noms de personnes et de lieux, que Toreno accumule à plaisir. Il pousse jusqu'à la minutie le souci du détail: «Al dar las nueve subió en un coche con sus hijos la reina de Etruria...» –peut-on lire dans le récit de la journée du 2 mai 1808. La précision chronologique n'a guère d'importance en soi; elle vise à donner à la narration la saveur de la vérité vraie. Toreno accumule les détails destinés à donner crédibilité à son récit, par exemple par la description précise des lieux (Montserrat, Cadix, Saragosse, le Retiro à Madrid, etc.), par l'énumération minutieuse des forces en présence dans les batailles, ou du nombre précis de victimes dans les deux camps. Cette accumulation de faits et de documents vise à donner un sentiment de vérité, d'exhaustivité et d'objectivité.

Comme il ambitionne d'être l'historien véritable de ces six années (et pas seulement de fournir des matériaux aux historiens à venir, comme un témoin parmi d'autres), Toreno s'efforce de prendre de la hauteur. D'emblée, en exergue de son *Historia*, il avait placé une sentence de Cicéron, recommandant à l'historien de ne jamais travestir la vérité et de se dépouiller de toute haine ou sympathie. Il ne cesse ensuite de proclamer son impartialité. Parlant, par exemple, du projet de départ de la famille royale pour l'Andalousie, au printemps 1808, il écrit que, tout bien considéré et avec le recul du temps, «ahora que, con fría imparcialidad, podemos ser jueces desapasionados», il faut convenir que c'eût été sans doute la bonne décision. De même, les années ayant passé et les passions s'étant un peu apaisées, il n'hésite pas à reconnaître que, si Napoléon avait conduit son projet avec un peu plus de bon sens (par exemple, en favorisant l'embarquement de la famille royale pour les Amériques et en mariant Ferdinand VII à une princesse de la famille impériale), il aurait peut-être réussi à s'imposer en Espagne. Il admet aussi qu'à l'entrée de Joseph Bonaparte à Cordoue, fin janvier 1810, celui-ci fut chaleureusement accueilli par une partie de la population. Plus loin, il estime que l'introduction en Espagne du modèle administratif napoléonien aurait signifié un réel progrès, s'il avait pu réellement entrer en vigueur.

Beaucoup de ces protestations d'impartialité ont avant tout une valeur rhétorique. Et impartialité n'est pas neutralité. Le point de départ même de l'entreprise étant polémique (rétablir la vérité contre les mensonges ou déformations des historiens étrangers), Toreno ne pouvait que prendre parti et porter des jugements. Décrivant le siège de Ciudad Rodrigo, il exalte la glorieuse résistance «de los nuestros», sans doute parce qu'il suit ici le récit d'un des protagonistes, le gouverneur de la place. Mais il se donne le beau rôle. À ceux qui ont vitupéré les alliés anglais pour n'avoir pas secouru la ville, il dit:

Si nosotros imitásemos el ejemplo de ciertos historiadores británicos, abríásemos ahora ancho campo para corresponder debidamente a las injustas recriminaciones que con largueza y pasión derraman sobre las operaciones militares de los españoles. Pero, más imparcialmente que ellos [...],

–souligne-t-il–, il nous faut reconnaître que Wellington, d'un point de vue strictement militaire et toute considération humaine mise à part, eut sans doute raison de sacrifier les défenseurs de Ciudad Rodrigo. Il ne dissimule pas les violences, le côté noir de la guerre. Il critique La Romana, Infantado, les généraux incapables, les intrigants Montijo et Francisco Palafox, les adversaires des Cortés de Cadix, etc. Il est très dur à l'égard de Charles IV, Marie-Louise et Godoy, mais trouve quelques circonstances atténuantes pour Ferdinand VII<sup>14</sup>. Malgré les protestations réitérées d'objectivité, la subjectivité prend parfois le dessus. Par exemple, dans le récit de la prise de la citadelle de Barcelone, où il stigmatise les procédés déloyaux utilisés par l'envahisseur, l'adjectivation («inicuo», «vergonzoso», «mentirosa voz») trahit l'indignation du narrateur. Est-ce parce qu'il suit, à ce moment-là, un mémorialiste, sans prendre ses distances?

Le fait qu'elle émane d'un témoin et acteur des événements a sans doute contribué à donner au récit de Toreno une crédibilité en apparence incontestable. Mais les mémoires ou témoignages d'autres contemporains (Alcalá Galiano, Argüelles, etc.) n'ont pas été traités avec le même respect. Et c'est que le statut de l'ouvrage ne laisse

<sup>14</sup> Peut-être faut-il tenir compte dans ce cas des circonstances des années 1827-1828, c'est-à-dire de l'attitude de Ferdinand VII face au soulèvement des «Apostoliques». Et puis, après 1833, il y aura en quelque sorte prescription, la rébellion carliste amenant à nuancer certains jugements antérieurs.

pas d'être ambigu. Dans un chapitre intitulé « L'invention de la vérité », R. Hocquelllet fait à ce sujet de pertinentes réflexions, qui tournent autour de la dialectique mémoire/oubli (notamment à partir des travaux de Paul Ricoeur et Jacques Rancière) et des rapports entre mémoires de contemporains et travail historiographique, tel qu'on pouvait l'entendre à un moment où justement l'histoire connaissait un profond renouvellement. À l'inverse des mémorialistes, qui présentent le regard subjectif d'un individu, Toreno prétend produire un récit historique reconnu comme véridique. Cependant, il n'a vu de près qu'une petite partie des événements qu'il narre. Il y a donc nécessairement dans le récit les moments (les plus nombreux) où il rapporte ce que d'autres ont rapporté, et ceux où son témoignage personnel prend le dessus. Par exemple, quand il parle des Cortés de Cadix, non seulement il entremêle description et opinions personnelles, mais il va jusqu'à se citer lui-même, en reproduisant un long extrait de l'une de ses interventions. Cela étant dit, l'effort de l'historien, soucieux d'atteindre à une vérité incontestable, l'emporte de loin sur la dimension autobiographique. Comme chez beaucoup de contemporains, il y a chez Toreno la conscience d'avoir vécu des événements hors du commun. L'écart chronologique entre ceux-ci et le moment où il en entreprend le récit aurait pu l'aider à avoir un regard distancié et serein. Mais la charge émotionnelle que véhiculent les souvenirs prend le dessus. La narration de l'épisode mythique par excellence, le *Dos de Mayo*, souligne la valeur de témoignage vécu, direct et, par conséquent, authentique: «por desgracia, fuimos de los primeros a ser testigos...»; «a duras penas, penetrando por las filas enemigas con bastante peligro...». Et il n'hésite pas alors à donner dans le pathos: «al cabo de veinte años, nuestros cabellos se erizan todavía al recordar la triste y silenciosa noche...».

Ce retour en arrière d'un homme mûr sur des épisodes mouvementés de sa jeunesse prend aussi parfois des allures de bilan critique. La volonté de rapporter objectivement les faits est alors mise à mal par la tentation de refaire l'histoire, ou de la réinterpréter à la lumière des expériences postérieures. Tout cela doit nous inciter à une lecture prudente et irrespectueuse. Des dizaines d'exemples montrent que la parole de Toreno n'est pas d'évangile. En voici quelques-uns. Pour narrer «la révolution de Séville», il suit d'assez près le récit qu'en avait fait N. Tap y Núñez, mais il omet de dire (alors qu'il ne pouvait pas l'ignorer) que ce dernier se situait du côté des partisans de l'absolutisme, ce qui a évidemment quelques répercussions sur sa présentation des événements. S'agissant de la composition des juntas qui surgirent en mai-juin 1808, il entretient le flou: selon les cas, il dit qu'elles étaient composées de «personas de todas las clases» ou d'individus choisis «entre los de más monta». Il est difficile de ne pas voir là un peu plus qu'une imprécision: une volonté d'accréditer le mythe de la révolution populaire. En jouant sur l'ambiguïté du terme «popular», il les qualifie de «autoridades populares nacidas de la insurrección». À plusieurs reprises, il s'en prend à ces étrangers qui ont prétendu que le clergé, et particulièrement les moines, avaient joué un rôle moteur dans l'insurrection. Mais, quand il parle de Grenade, il doit bien reconnaître qu'ils y jouèrent un rôle essentiel et nullement progressiste. De même à Saragosse pendant le second siège, ou encore à Valence, avec les appels au meurtre du «furibundo» chanoine Calvo. On le sent très mal à l'aise sur cette question. Il rapporte, par exemple, que les habitants de Gérone avaient choisi pour «généralissime» saint Narcisse, patron de la ville. Superstition –s'interroge-t-il–? Peut-être, mais, n'en déplaît aux «varones cuerdos» qui s'en sont moqués, dans des situations aussi critiques, «conviene alimentar y dar pábulo al fervor de los pueblos, hasta con añejas costumbres y preocupaciones». Dans sa volonté de démontrer que le fanatisme et l'ignorance n'étaient pas du côté des patriotes, il va jusqu'à affirmer que «entre los eclesiásticos que abrazaron el partido de José, contáronse muchos de los que pasaban plaza de ignorantes o preocupados». Grossière déformation de la vérité : que fait-il d'hommes comme Estala, Llorente, Lista, Muriel, Centeno, J. I. Morales et tant d'autres? Les protestations d'impartialité sont ici bien loin.

Il lui était encore plus difficile d'être réellement impartial dans la présentation des débats des Cortés, où il s'était tellement impliqué. Globalement, il en fait une présentation élogieuse, qui ressemble parfois à une sorte d'auto-justification. Mais, sur plusieurs points essentiels, il prend ses distances. Exercice difficile, donc, puisqu'il s'efforce d'atteindre deux objectifs en apparence contradictoire: répondre aux critiques injustes adressées aux constituants de 1812, tout en analysant les raisons de leur échec. Les deux aspects étaient déjà présents dans la *Noticia* de 1820. D'un côté, un véritable panégyrique des Cortés (guère surprenant dans le contexte du printemps 1820), dont il vantait la sagesse, étonnante dans un pays où la pensée avait été enchaînée pendant plusieurs siècles par un régime despotique et l'Inquisition, et qui avait permis de faire de l'Espagne la troisième nation au monde à être

dotée d'une constitution libre. De l'autre, la critique de plusieurs décisions, qu'avec le recul il jugeait regrettables: l'exclusion des ministres de la Chambre et la non rééligibilité des députés, (mesures qu'il explique par les craintes bien compréhensibles après tant d'années de despotisme). Sur d'autres questions, il restait plus ambigu. Ainsi de l'absence de chambre haute: selon lui, les circonstances la rendaient peu souhaitable, en raison de l'hétérogénéité de la noblesse, de sa répartition inégale sur le territoire et de son hostilité d'ensemble aux réformes, ce qui revient tout de même à dire, à mots couverts, qu'il n'en désapprouvait pas le principe. Il ne condamnait pas la proclamation de l'intolérance religieuse dans la constitution; il disait même que le contraire eût été une erreur regrettable. Quant à l'Inquisition, il s'efforçait de relativiser: elle n'avait pas été beaucoup plus inhumaine que beaucoup d'autres formes d'intolérance dans d'autres pays (par exemple, en France, les dragonnades); ce qui avait été grave en Espagne, c'était l'instrumentalisation politique de l'oppression cléricale; de nombreuses voix s'élevaient en Espagne pour demander son abolition, mais le fait qu'elle ait été supprimée par Napoléon en 1808 fut utilisé par ses défenseurs; enfin –prétend-il–, à Cadix en 1813, personne ne protesta contre la mesure d'abolition, ce qui est une contrevérité flagrante.

Objectivité? Impartialité? La question est indissociable d'une mise en perspective historique. L'*Historia* est d'abord et avant tout le regard rétrospectif sur la phase initiale de la révolution d'un libéral devenu très modéré. Elle est l'aboutissement d'une évolution commencée avant même le Triennat, et qui s'est sans doute encore accentuée entre le moment où il commença à réunir les matériaux et celui où il acheva la rédaction. Il n'est pas possible de faire abstraction de la situation de Toreno et des changements qui s'étaient produits en Espagne et en Europe sous la Restauration. Le regard que portait sur la Guerre d'Indépendance et les Cortés de Cadix celui qui acceptait de faire partie d'un ministère dans le cadre du «Statut Royal», n'était évidemment pas le même que celui du jeune orateur de 1812, ni même du libéral modéré qui rentra en Espagne en 1820. Si l'*Historia* ne saurait être considérée seulement comme un produit de la conjoncture des années trente, elle est d'abord et en grande partie cela. Elle s'adressait sans doute moins à ceux qui avaient vécu le drame de la Guerre d'Indépendance qu'à la jeune génération libérale, pour lui donner à voir quelles erreurs il ne fallait pas commettre de nouveau. Dans le nouveau contexte de reflux du libéralisme progressiste, bien des opinions avaient changé. Le regard porté sur la Guerre d'Indépendance était encore consensuel sur plusieurs points entre libéraux modérés et radicaux : exaltation d'un sujet collectif, mythifié, le peuple; sentiments patriotiques présentés comme communs au peuple et aux élites; valeur mythique du Dos de Mayo; importance du sentiment religieux dans la mobilisation patriotique; mythe de l'unanimité nationale (si important dans le contexte de la rébellion carliste<sup>15</sup>); lien supposé indissociable entre patriotisme et libéralisme (le premier servant de support au second), si bien que résistance à l'invasion et révolution seraient un seul et même mouvement<sup>16</sup>; providentialisme (le 2 mai –affirme-t-il–, comme un présage flottait dans l'air, «en un instante, y como por encanto, se sublevó la población entera» et dans tout le pays, comme par miracle, surgirent au même moment des juntas, toutes animées des mêmes sentiments et organisées sur le même modèle), etc. Toreno n'a pas inventé ces mythes (certains surgirent très tôt dans les proclamations des juntas provinciales), mais il a fortement contribué à les fortifier, à les répandre et à donner crédibilité et sens à ce récit des origines. Par la rigueur du récit, l'amplitude de sa vision, la richesse des détails, la multitude des sources utilisées, l'effet de réalité obtenu, le livre de Toreno prit ainsi une valeur paradigmatique. Et ces mythes et autres lieux communs furent ensuite inlassablement reproduits, parfois jusqu'à la caricature.

Sur la révolution politique et l'œuvre des Cortés, il y avait pourtant encore, dans les années trente, de nettes divergences entre progressistes et modérés. Globalement, Toreno présente encore une image très favorable des débats de cette première assemblée représentative dans l'histoire de l'Espagne, au point même de se tenir

---

<sup>15</sup> Sans oublier, en même temps, que les carlistes prétendaient s'approprier certains de ces mythes, comme celui du peuple héroïque, dépositaire de deux valeurs essentielles de l'âme nationale: la religion et la monarchie de droit divin.

<sup>16</sup> À ce sujet, s'est-on suffisamment interrogé sur la signification exacte que voulut donner Toreno en 1835 au titre de son ouvrage? Les trois termes «levantamiento», «guerra» et «revolución» sont-ils simplement juxtaposés, ou traduisent-ils une succession chronologique? Dans le second cas, cela signifierait que Toreno voyait désormais clairement que le soulèvement ne fut pas d'emblée révolutionnaire (sauf à donner au terme un contenu très ambigu, en profitant de sa polysémie, comme cela fut effectivement le cas en 1808), mais qu'il ne le devint qu'au terme d'un processus de radicalisation de plusieurs mois. Donc qu'il y eut une dynamique de la situation.

parfois à la limite de la casuistique (par exemple, sur les questions épineuses du décret de convocation des Cortés, du mode de désignation des députés et de leur représentativité). Il a tendance à idéaliser la conduite des députés, la teneur des débats, l'attitude du public, les décisions prises. Le décret sur la liberté de la presse était-il imprécis sur certains points? Il soutient que cela valait mieux. Est-ce que ce ne fut pas une erreur de ne pas l'étendre aux matières religieuses, et de réserver un certain nombre de places dans les juntas de censure à des ecclésiastiques? Il répond qu'il fallait bien tenir compte de l'état des mentalités et donc faire des concessions, «pour faire taire la voix du clergé». Était-il acceptable qu'une assemblée libérale proclame dans sa constitution le principe de l'intolérance religieuse la plus radicale? Il prétend qu'en Espagne ce n'était pas vraiment un mal. La politique suivie à l'égard des colonies ne manqua-t-elle pas de réalisme et n'était-elle pas en contradiction avec les grands principes proclamés aux Cortés? Il s'efforce de la justifier, en soutenant que la colonisation espagnole ne méritait pas les accusations dont l'ont accablée les étrangers. Le gouvernement espagnol commit l'erreur de soutenir la lutte des colonies anglaises contre leur métropole, contribuant ainsi à répandre des idées d'indépendance, par ailleurs confortées par la Révolution française et sa croisade pour la liberté. Certes, la politique de la Junte centrale à l'égard des territoires d'outre-mer ne fut pas à la hauteur de la situation. Mais il n'hésite pas à qualifier d'ingrats les Espagnols d'Amérique qui réclamaient leur indépendance, alors même que la métropole venait de leur proposer d'envoyer des députés aux Cortés, et de proclamer l'égalité des droits des citoyens de toutes les parties de la monarchie. De toute façon –argumente-t-il–, ces territoires étaient-ils arrivés à un point de développement matériel et culturel qui leur permettait de jouir de la liberté? Il considère paradoxal le point de vue de ces Européens qui disent que l'Espagne était un pays attardé et qui font semblant de croire que les territoires d'Amérique avaient atteint un point de civilisation suffisant pour se gouverner. Mais, bien sûr, –conclut-il– philanthropie et humanitarisme ne servent qu'à masquer de puissants intérêts commerciaux. Si sur ce dernier point, on ne saurait lui donner tort, il n'en reste pas moins qu'il est un peu surprenant de le voir faire aussi bon marché des principes, et manifester autant d'incompréhension à l'égard des mouvements d'indépendance, d'autant que ce texte est censé avoir été écrit en 1832, à une époque donc où la question semblait définitivement tranchée. Mais la défense des Cortés de Cadix l'emporte ici sur toute autre considération.

C'est loin d'être le cas dans tous les domaines. Toreno prend ses distances avec certaines des mesures adoptées par les Cortés. Il est beaucoup plus critique, notamment, sur la réforme institutionnelle. Il revient plus en détail sur plusieurs remarques déjà formulées dans la brève *Noticia* de 1820: le principe de la non rééligibilité des députés, qui, en 1813, priva le nouveau régime d'hommes capables et expérimentés; et la mesure interdisant de donner un emploi public aux députés, donc de choisir les ministres parmi les députés, ce qui accentua la coupure entre le législatif et l'exécutif. Cette dernière mesure, proposée par Capmany, partait d'un bon sentiment (la volonté de garantir la séparation des pouvoirs), mais fut une erreur, bien que –reconnait Toreno– elle fut très bien perçue par l'opinion, qui redoutait tout pas en arrière vers le despotisme. Sur la question du veto royal, il assume sans détours son évolution vers le modérantisme: en 1811, il était intervenu en termes véhéments pour s'y opposer; il l'approuve à présent, parce que l'expérience a démontré qu'il était nécessaire à un bon équilibre des pouvoirs. Il revient de même longuement sur la question centrale du bicaméralisme, en rappelant les lois traditionnelles qui avaient régi dans les différents royaumes de la Péninsule sur la représentation des ordres privilégiés. Il expose les arguments des uns et des autres dans le débat aux Cortés. Il ne cache pas qu'il était alors opposé à l'existence d'une seconde chambre, ou chambre haute, pour plusieurs raisons: elle n'avait jamais existé dans la tradition péninsulaire (sauf en Navarre, la représentation séparée des ordres privilégiés était tombée en désuétude, au point même que dans les provinces basques, les Cortés étaient des assemblées entièrement «populaires»); d'autre part, en 1808, les nobles et les ecclésiastiques ne s'étaient pas engagés dans la lutte en tant que corporation, mais à titre individuel; il eût été dangereux pour la révolution de leur donner une existence estamental. Là encore, s'appuyant sur l'expérience acquise, il prétend artificieusement avoir trouvé un point d'équilibre entre les points de vue qui s'opposèrent en 1811:

En medio de tan encontrados dictámenes, hablando con la imparcialidad que nos es propia y con la experiencia ahora adquirida, parécenos que hubo error en ambos extremos.

Lorsqu'une nation établit ou refond ses lois fondamentales –explique-t-il–, il peut être opportun, voire nécessaire, de délibérer en une assemblée unique. Mais, une fois qu'elle s'est «constituée», c'est différent. Il faut trouver un équilibre entre les intérêts «populaires» (qui tendent toujours à l'instabilité) et les intérêts des classes riches et puissantes (qui recherchent toujours la stabilité). À l'appui du bicaméralisme, il invoque l'autorité rien moins que de Cicéron, Polybe, Machiavel, Montesquieu, Mirabeau, Adams et, bien sûr, Jovellanos. Il est clair que c'est ici le libéral modéré des années trente qui s'exprime.

Cette évolution est perceptible dans bien d'autres domaines. Quand il expose les débats aux Cortés sur la question fiscale, il explique qu'il faut se méfier de l'impôt direct sur le revenu: il ne faut pas trop prélever sur les riches, parce que ce sont eux qui, par leur consommation et leurs dépenses, stimulent l'activité économique et, donc, font vivre les pauvres! Il laisse, d'ailleurs, constamment transparaître son mépris et sa crainte d'aristocrate pour «la populace». À côté de l'exaltation de l'héroïsme d'un peuple idéalisé, il décrit dans les insurrections de 1808 «la embravecida plebe», «una soldadesca desenfrenada y tosca», «un populacho sucio y desaliñado», etc. Jusque dans le récit de certains épisodes particuliers des affrontements idéologiques dans le Cadix de 1811, on sent bien que c'est le modéré des années trente qui s'exprime. Ainsi, quand il relate la retentissante affaire du *Diccionario crítico-burlesco*, il critique ceux qui abusaient de la liberté d'expression, et renvoie dos à dos l'auteur du *Diccionario razonado manual* et Gallardo. De ce dernier, il estime qu'il s'était laissé aller à une critique sarcastique, excessivement voltairienne (!), et qu'il avait même osé «rozar los dogmas religiosos», ce qui aurait –prétend-il– suscité à Cadix une réprobation unanime.

Le jugement global qu'il porte en conclusion sur les Cortés de Cadix est, certes, positif. Mais il dit aussi que le temps et l'expérience amènent à réviser certaines des idées trop abstraites dans lesquelles donnèrent les députés:

Adolecieron a veces sus diputados, comenzando por los más ilustres, de ideas teóricas, como ha acontecido en igual caso en los demás países, no bastando solo para gobernar lectura y saber abstracto, sino requiriéndose también roce del mundo y experiencia larga de la vida, que de todo ha menester el estadista o repúblico, llamado antes bien a ejecutar lo que sea hacedero que a extender en el retiro de su estudio planes inaplicables o estériles.

Péchés de jeunesse? Maladie infantile du libéralisme? Pragmatisme contre idéalisme? Ou évolution de Toreno (et de beaucoup d'autres) vers un positionnement politique infiniment plus modéré? Le rejet des abstractions politiques venait tout droit de Bentham et de sa critique des sophismes révolutionnaires. Il est significatif, à cet égard, que Toreno considère comme positive l'absence de déclaration des droits dans la constitution de 1812, parce qu'elle permet d'éviter «el peligroso escollo de generalizar demasiadamente». Il n'est pas sûr que telle ait été l'intention des constituants de 1812, et Toreno le savait très bien. Mais, en 1835, il dit nettement que la constitution de Cadix fut très vite dépassée par l'histoire et, clairement, s'en réjouit. On ne pouvait guère s'attendre à autre chose de la part de celui qui admirait désormais le régime parlementaire anglais et qui avait accepté de gouverner avec Martínez de la Rosa dans le cadre du «Statut Royal». S'agissait-il d'une évolution, en quelque sorte naturelle, d'anciens révolutionnaires revenus de leurs erreurs de jeunesse? Toreno, manifestement, aimerait à nous le faire croire. Ainsi, dans la seconde édition, il ajouta une note au passage qui évoquait les affrontements entre les partis aux Cortés de Cadix et les opinions de leurs leaders, dans laquelle il disait que le lecteur de 1848 serait sans doute surpris, mais qu'il devait tenir compte de la différence des époques, de l'écoulement du temps et de «los vaivenes de la fortuna». Qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

Il n'en reste pas moins que la publication de l'*Historia* de Toreno a signifié un moment essentiel dans l'historiographie de la Guerre d'Indépendance et du premier libéralisme espagnol. Pour la génération des Larra ou Espronceda, le passé politique de Toreno, son rôle et ses prises de position aux Cortés de Cadix étaient sans doute un peu lointains. Il connaissait surtout de lui, au même titre que de Martínez de la Rosa, le ministre modéré et l'aristocrate dandy. La *Noticia* de 1820 ne pouvant guère être considérée comme une œuvre historique, il n'avait aucun passé comme historien. La publication de l'*Historia* lui donna d'emblée, et définitivement, ce titre. Toreno y disait sans doute, comme le note R. Hocquelllet, beaucoup de choses que les Espagnols des années trente [disons,

en tout cas, les libéraux modérés] avaient envie d'entendre : un récit de la geste des années 1808-1814, une lecture modérée de la première phase de la «révolution» espagnole, et un fonds d'idées qui correspondait bien au glissement vers le conservatisme d'un grand nombre de libéraux. Qu'Alcalá Galiano en ait fait deux comptes rendus élogieux est d'ailleurs significatif.

Mais ce qui dut surtout impressionner, c'est l'ambition affichée de produire une histoire globale de la période. Jusque-là, il n'y avait eu que des oeuvres d'historiens anglais ou français, ou des mémoires (nécessairement partiels et partiaux) de plusieurs acteurs ou témoins des événements et, côté espagnol, de rares tentatives pour esquisser une histoire de la période: les *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne* de Llorente, qui exprimait la vision d'un partisan du régime jacobin; *l'Historia razonada de los principales sucesos de la gloriosa revolución de España* de Carnicero; le *Resumen histórico de la revolución de España*, du père M. Salmón, ou encore *l'Historia política y militar de la guerra de la Independencia* [...] de Muñoz Maldonado, ces derniers ouvrages très insuffisants et d'inspiration ultra-conservatrice. En 1816, De Pradt avait appelé de ses vœux l'homme de talent qui saurait faire la synthèse de l'énorme masse de documents et de témoignages existant sur la période. Toreno s'efforçait de répondre à ce vœu, pour parvenir à offrir une vision d'ensemble. Le projet était démesuré. Mais sa préparation intellectuelle, sa connaissance directe d'une partie des événements et son effort d'assimilation des ouvrages existant lui permirent de mener à bien l'entreprise. L'ampleur de l'œuvre, la quantité impressionnante de matériaux utilisés, sa prétention à l'exhaustivité et à l'objectivité, lui donnèrent aussitôt, et non sans raison, une place majeure dans la construction de l'image de la Guerre d'Indépendance et des origines de l'Espagne contemporaine. Au point qu'elle devint, autant qu'une histoire des événements, une source incontestée, à laquelle sont allés puiser les historiens postérieurs. Il y a pu y avoir, certes, des critiques ponctuelles; elle a été dépassée, notamment sur les aspects militaires; mais, globalement, elle a été considérée avec tout le respect dû à un respectable monument, voire à un texte sacré. Si bien qu'elle a joué un rôle important dans la construction de la mémoire collective espagnole au XIX<sup>e</sup> siècle, dans ce que J. Alvarez Junco a appelé «L'invention de la Guerre d'Indépendance». Elle a exercé une forte influence sur toute l'historiographie postérieure, chacun y allant chercher, il faut bien le dire, ce qui lui convenait (exaltation du nationalisme ou glorification de l'esprit des Cortés de Cadix, selon les cas). R. Hocquelllet consacre plusieurs bonnes pages à montrer cette présence de *l'Historia* de Toreno chez des historiens postérieurs (M. A. Príncipe, Modesto Lafuente, Cayetano Rosell, Eduardo Chao, etc.)<sup>17</sup>.

Il faut ajouter que la qualité du style et la maîtrise de l'expression dont fait étalage Toreno durent contribuer au succès de l'ouvrage. Bien que la rédaction se soit étalée sur près d'une décennie, on n'y observe pas de rupture de ton, même si le récit est un peu précipité dans le dernier tome. Toreno, qui ne cache pas qu'il aspire à s'élever à la hauteur des grands modèles antiques (Tacite ou Tite-Live) et classiques (le père Mariana), y parvient souvent. Son écriture est élégante, parfois même recherchée et un peu archaïsante. Comme chez ses modèles, le récit est ponctué de réflexions philosophiques sur la condition humaine ou le sort des civilisations («Así a ciegas y con más frecuencia de lo que se piensa suele revolverse y trocarse la suerte de las naciones»). Il parvient à être clair, précis et rigoureux, sans être pesant, dans les minutieux récits des événements militaires qui occupent une bonne part de l'ensemble, à conjuguer rigueur et capacité d'évocation lyrique (énumération des chiffres de victimes, mais aussi évocation des désastres humains), à laisser percer son émotion (qu'il pousse parfois jusqu'au macabre, par exemple, dans le récit du siège de Gérone ou la description de la famine à Madrid) et à donner au lecteur l'impression du vécu.

Relisons, donc, le grand œuvre de Toreno, mais avec tout l'esprit critique nécessaire, et en sachant par qui, pour qui, et à quel moment il a été écrit. Cette réédition nous y aidera grandement. Joaquín Varela, dans l'introduction de sa biographie de Toreno, appelait de ses vœux une édition critique, et –ajoutait-il avec humour– «apta para los aquejados de presbicia». La présente édition, très maniable et lisible malgré ses 1522 pages, répond à ce vœu.

---

<sup>17</sup> J'y ajouterai cette simple note: en 1861, il y eut une réédition des deux derniers tomes de la suite qu'Alcalá Galiano avait donnée à *l'Histoire d'Espagne* de Dunham, (consacrés aux règnes de Charles IV et Ferdinand VII et à la régence de Marie-Christine), sous le titre *Historia del levantamiento, revolución y guerra civil de España*. Référence évidente, me semble-t-il, à l'ouvrage de Toreno.

L'introduction de R. Hocquellet nous y prépare efficacement. Le texte a été soigneusement établi par Juan López Tabar, qui y a intégré les notes de la seconde édition (1847), reprises de la réédition de 1872. Lorsqu'elles étaient trop longues, ces notes ont été placées à la fin. Il y a ajouté de nombreuses notes explicatives ou référentielles, et reproduit en appendice de nombreux documents (qui occupent 131 pages). Enfin, les deux index, onomastique (de 1700 entrées) et toponymique (de plus de 2000 entrées) en font un instrument de travail extrêmement précieux, infiniment plus utilisable que toutes les éditions antérieures.